

libre arbitre et d'enseigner la doctrine de Ge- névise ou de la Moque.

Selon Molina, se vant jésuite et théologien distingué, la grâce n'est pas efficace de sa nature et ne vaut qu'autant que la volonté y acquiesce; non que la volonté, par son consentement, ajoute à la grâce une force qu'elle n'avait pas, à peu près dit-il, comme les sacrements, qui produisent tels ou tels effets selon les dispositions de ceux qui les reçoivent. A faire si bon marché de la grâce, mieux valait tout simplement renvoyer le libre arbitre. On est étonné de voir l'école autoritaire par excellence réclamer ainsi les droits de la liberté, répudiés par les protestants eux-mêmes; mais, en théologie, on ne recule guère devant les inconséquences. Les molinistes renouaient les thomistes à l'école de Calvin; ceux-ci traitaient leurs adversaires de pélagiens ou de semi-pélagiens, et tous avaient raison, car l'Eglise a tout à tour condamné le libre arbitre de Pé-lage et le fatalisme de Calvin.

La guerre s'envenima. Il se publia de gros traités et il se débita de grosses injures. Eoufons lei un des savants historiens de cette querelle: « Le pape Clément VIII imposa silence à tous et ordonna aux plus célèbres théologiens des deux parts de mettre par écrit leur propre sentiment, avec les preuves sur lesquelles ils s'appuyaient, et de les lui adresser à lui-même. Pour terminer le différend, ce même pape institua une congrégation de cardinaux et de consultants, sous le nom de De auxiliis, parce qu'il s'agissait de discuter sur les secours qui nous sont donnés par la grâce. Cette congrégation dura neuf années. La première assemblée eut lieu le 2 janvier 1598, et la dernière le 28 août 1607. Après soixante-dix-sept réunions, les consultants furent d'avis qu'il fallait proscrire le livre de Molina, et lui enscrubèrent vingt de ses propositions. Deux consultants, représentant d'abord les thomistes, et deux autres, représentant de ce jugement. Le souverain pontife ne voulut pas non plus prononcer la sentence définitive avant d'avoir entendu les théologiens de chaque opinion. Deux autres discussions s'ouvrirent donc au Vatican présence du pape, le 20 mars 1602. Elles furent si vives et si animées que, semblables à des champions qui se battent en champ clos, plusieurs d'eux furent forcés de céder la place à d'autres pour continuer la lutte. Clément VIII étant mort, et Léon XI, son successeur, n'ayant occupé le saint-siège que vingt-cinq jours, Paul V, qui fut élu ensuite, ordonna de continuer l'examen de cette question, et, après quatre-vingt-cinq discussions, prononça la dissolution de la congrégation, ne formulant aucun jugement, et se contentant d'un commentaire exact du mot de l'écrit. Les rationalistes en conclurent tout simplement que l'Eglise était mal venue à imposer ses dogmes, puis qu'après avoir éliminé les discussions, elle n'avait pu parvenir point à s'entendre avec elle-même.

Enfin, les molinistes avaient gagné leurs procès, puisqu'ils avaient obtenu la liberté de discussion. Ils n'y prêtèrent pas, et tout semblait oublié, lorsque certain livre du Flamand Michel Balus, qui avait repris, en l'exagérant, la doctrine des thomistes, et s'était fait condamner par les papes Pie-V, Grégoire XIII et Urban VIII, fut remis en faveur par Jacques Janson, professeur de théologie à l'université de Louvain. A Janson succéda son élève Cornélius Janson, plus connu sous le nom de Jansénus, grand admirateur de saint Augustin, qu'il ne comprenait pas. Après vingt ans de travaux solitaires, Jansénus publia son fameux livre, *Augustinus*, qui fut considéré comme un commentaire exact du maître, bien qu'il en différait notablement. Ainsi, d'après lui, l'homme fait invinciblement, quoique volontairement, sous l'impulsion de la grâce ou de la concupisence, le bien ou le mal, selon qu'il est dominé par l'un ou par l'autre. Etrange volonté qui se soumet fatalement à une force irrésistible! Telle est, en résumé, toute la doctrine de Jansénus, et celle de ses disciples, qui leur succédèrent. Saint Augustin n'avait pas rabaisé l'homme à ce point. L'*Augustinus* fut censuré, un nouvel incendie s'alluma au sein de l'Eglise. Nous en donnons l'histoire aux articles JANSÉNISME et DOCTRINE.

— Esthét. Après avoir conté l'un des *Escaliers* de Michel-Ange que l'on voit au Louvre, un de ces morceaux du maître ou l'expérimentation des muscles est si évidente, si l'on jette ses regards sur une *Nymphe* de Jean Goujon, en analysant l'impression reçue, on trouvera que ces deux œuvres, également belles, diffèrent pourtant profondément: l'une représentera immédiatement à l'esprit l'idée de la force, l'autre l'idée de la grâce. Ainsi, au premier abord, l'idée de force et l'idée de grâce semblent s'exclure, et ce n'est, en effet, que par un miracle d'art et de savoir que les sculpteurs grecs, si amoureux de la beauté

sous toutes ses formes, ont su allier l'une à l'autre dans certains morceaux qui sont restés pour nous des types inoubliables; les modernes n'ont pu que choisir entre ces deux faces du beau. Parmi les chefs-d'œuvre de l'art grec où la grâce est ainsi alliée à la force dans d'admirables proportions, il nous suffira de citer *L'Apollon du Belvédère*, *Vénus Anitinos* trouvés dans les bains d'Adrien, *L'athlète à la couronne*, de Polyclète, et quelques-uns de ces *Ephèbes* au sexe indéfini, que carrossait si amoureusement le ciseau des statuaires athéniens.

La grâce est indéfinissable, d'autant plus que, dès qu'elle est recherchée, elle disparaît; on la comprend et on la saisit parfaitement, mais il serait impossible d'en donner les règles et de la réduire à une sorte de théorie mathématique. On peut cependant dire que, dans les arts plastiques, elle se traduit d'ordinaire par des lignes courbes et des formes rondes. Ainsi, dans l'architecture, l'air sévère par excellence et d'où la grâce pourrait, à la rigueur être bannie, les Grecs l'ont obtenue en arrondissant le fut carré des lourds piliers égyptiens et les artistes du moyen âge, en dessinant leurs sveltes ogives gothiques. Dans la nature humaine, les lignes courbes et les formes rondes étant le privilège de la femme, c'est la reproduction de la femme qui nous offre les statues les plus gracieuses, à offrir les plus parfaits modèles de la grâce. La grâce est donc essentiellement féminine, et c'est là son caractère le plus général. Si Pléthon a su la reprendre non-seulement dans les médaillons de ses *Panathénées*, mais dans ses cavaliers et même dans leurs montures, si souples et si vivantes, et jusque dans les enroulements de feuillage qui ornent l'admirable frise de Parthénon, il est encore plus sûr de la chercher dans la *Vénus* de Praxitèle ou dans les femmes de Pradier; elle est empreinte surtout dans ces admirables créations de nos contemporains, dans ces statues de femmes si bien rythmées, aux draperies si légères qu'elles semblent transparentes et qu'on croit voir les chairs se dessiner sous leurs plis. Les peintres l'ont représentée aussi bien que les sculpteurs; si Raphaël s'est de préférence adonné au culte de la beauté pure, on ne peut pas dire que la grâce soit absente de ses madones et surtout de sa *Belle Jardinière*. Elle est plus manifeste cependant chez les matres qui lui sont inférieurs dans tout le reste, comme le Guide et l'Albane, et, chez nous, nul plus que Prudhon n'a emprunté tout ce qu'il a touché d'une grâce intime et pénétrante.

En dehors des arts plastiques, dans les lettres, la poésie, la musique, la grâce exerce également son charme, mais c'est quelque chose d'encore plus insaisissable. A quel reconnaître dans une belle page d'un grand écrivain, dans un poème, dans une symphonie? A son charme même, au don de plaire et de toucher, qu'elle possède à un point suprême; la sublimité d'une conception, la magnificence du style vous étonnent et vous éblouissent, la grâce de la pensée et de l'expression vous pénètre et vous touche. Elle est plus près de la nature que la force, et elle se reconstruit-on peut-être pas un seul exemple dans Corneille et dans Bossuet; elle s'étale, au contraire, à chaque page dans le style de Montaigne et d'Anquetil, dans les poésies de la pléiade, dans le langage si déjà trop savante, et La Fontaine la rencontre sans jamais courir après. Aux époques de culture intellectuelle raffinée, comme le xviii^e siècle, on la recherche, on la cultive, on l'on n'obtient qu'une grâce affectée, aussi éloignée que possible de la grâce véritable: témoin l'école maniérée de Dorat, de Boufflers et de Parry en poésie, et, en peinture, celle de Watteau et de Lancret. La même remarque peut être faite pour la littérature grecque; qui de plus gracieux que les naïves peintures de l'épique de Nausicas, dans l'*Odyssée*? A une époque plus avancée et plus savante, la grâce est absente des sévères conceptions d'Eschyle et de Sophocle, à peine se montre-t-elle dans Euripide, mais on la retrouve, avec la même tâche d'affectation et de maniérisme que chez nous au xviii^e siècle, dans les écrivains et les poètes de l'école alexandrine.

En musique, elle est restée le partage presque exclusif des vieux maîtres, nous dirions même des vieux maîtres de l'école française, si Mozart et Weber n'existaient pas. C'est, en effet, dans Rameau, Méhul, Grétry, Hérold, que l'on trouve la grâce, et celle de ces morceaux d'opéra, qui sont devenus des morceaux empreints d'une grâce qui a encore gardé pour nous toute sa fraîcheur. Quant aux puissants créateurs de la musique moderne, aux Sébastien Bach, aux Frédéric Beethoven, aux Meyerbeer, c'est à des cordes plus vibrantes qu'ils se sont attachés, et si parfois la grâce se rencontre, une grâce souveraine, il est vrai, dans leurs grandioses compositions, ce n'est que rarement, comme un effort voulu et calculé au milieu d'un ensemble émouvant ou pittoresque.

Grâce et du libre arbitre (DE LA), traité de saint Augustin. Ce traité n'a qu'un livre; il est donc un des plus courts que saint Augustin ait écrits, mais n'est pas le moins importants à étudier pour l'histoire du dogme catholique. C'est là que le grand théologien de l'Eglise romaine cherche à établir, contre le pélagianisme et contre le semi-pélagianisme, l'impuissance ou l'insuffisance du libre

arbitre et la nécessité de la grâce pour le salut. Il faut bien prendre garde, dit-il, de ne pas nous donner en faveur de la grâce ou la grâce en faveur du libre arbitre, car, que la volonté de l'homme soit libre, c'est ce qui résulte du témoignage des Ecritures; et les mêmes Ecritures nous enseignent, par une foule d'exemples, que, sans la grâce de Dieu, il nous est impossible de rien faire qui soit bon. Ces deux vérités simultanées ainsi fondées sur la même base, ces deux points établis par voie d'autorité, saint Augustin soutient, à l'encontre des pélagiens, que la grâce est purement et absolument gratuite; qu'elle ne nous est pas accordée selon nos mérites, mais selon qu'elle nous est accordée absolue volonté de Dieu. Il montre que la vie éternelle, attribuée en récompense à nos bonnes œuvres, est cependant une pure grâce. Il montre ensuite que cette grâce que Dieu nous accorde n'est point la science de la loi, ni la nature, ni la remission des péchés; rien de tout cela n'est la grâce; c'est la grâce, au contraire, qui fait qu'on peut accomplir la loi, qui rachète et délivre la nature, qui débarrasse du péché sa domination. Selon saint Augustin, nous ne méritons que par la grâce et nous ne méritons pas la grâce: elle est gratuite tout à fait. Il explique cela par l'exemple de la loi qui lui avait envoyé l'autour: *Pulchra, nova, falsa*. C'est sur la demande de Bossuet que Fénelon publia sa *Refutation du système de Malbranche sur la nature et la grâce*, et Arnould son *Traité des vices et des fausses idées*. Malbranche riposta, non sans aigreur, et pendant cinq années ce fut un tournoi à coup de plumes acérées entre les deux adversaires.

Le *Traité de la nature et de la grâce* est divisé en trois discours: dans le premier, l'autour représente Dieu comme faisant à ses créatures tout le bien que sa sagesse peut lui permettre, et dans le second il expose comment le fils de Dieu, comme sagesse incarnée et comme chef de l'Eglise, répand dans ses membres les grâces qu'il ne pouvait leur accorder à cause de sa sagesse éternelle; dans le troisième, enfin, il explique ce que c'est que la liberté et comment la grâce peut agir en nous sans lui porter atteinte.

Voici le résumé de son système: Dieu, étant un être infini, ne doit rien à rien, car il ne porte le caractère de son infini perfection; ainsi, parmi tous les ouvrages qu'il peut faire, sa sagesse le détermine toujours à produire le plus parfait. Dieu était libre de ne pas produire le monde; il a donc dû délibérer pour le produire; or, en délibérant et en consultant l'ordre, il a trouvé que cet état était digne de sa sagesse de ne le produire que dans le temps, pour donner à son ouvrage un caractère de dépendance. Mais il est vrai aussi qu'après avoir produit le monde il doit le faire durer éternellement, puisque Dieu est immuable dans ses desseins et qu'il doit donner à son ouvrage un caractère d'immuabilité. Voilà donc l'autour engagé à trouver dans le monde un caractère de perfection infinie. Il voit bien les objections, et croit les prévenir en disant qu'un ouvrage qui paraît un lui-même d'une perfection bornée ne laisse pas d'être l'ouvrage le plus parfait de tous les possibles, à cause de l'ordre et de la simplicité des moyens par lesquels il est produit. Qu'est-ce que cette simplicité de voies? Dieu, connaissant toutes les manières de faire son ouvrage, choisit celle qui lui coûtera le moins de volontés particulières, celle où il voit que les volontés générales sont plus fécondes en effets propres à le glorifier; il est déterminé invinciblement à ce choix par l'ordre immuable. Par exemple, si l'autour pu, en ajoutant des volontés particulières aux lois générales du mouvement, empêcher que la pluie ne tombât inutilement dans la mer, et faire que cette pluie arrosât des terres qu'elle aurait rendues fertiles; mais il est plus parfait à Dieu de s'approprier des volontés particulières que d'ajouter cette perfection à son ouvrage!!!

Malbranche ne voit dans les mystères chrétiens que des mystères rationnels, et son système tend ouvertement à effacer la doctrine des miracles, si chère à l'Eglise catholique. Dieu, certes, dit Malbranche, peut faire des miracles; le tout est de savoir s'il en fait. On lui parle des miracles de l'Ancien Testament: il est loin de les nier, seulement il objecte timidement qu'ils pourraient bien être l'œuvre de lois générales dont nous ignorons l'existence. Dieu gouverne le monde par des lois qu'il a faites; il n'a pas d'honneur à y contrevenir lui-même. De fait il n'y contrevient guère. Il résume en ces termes sa théorie sur les miracles: « Les miracles sont ou plutôt la romance de Louis Puget; c'est tout un, puisque la pièce n'est que la parphrase en cinq actes de la romance: *Le comte de Montjoye*. Si tu n'as pas revendu, ta pauvre mère est sans ouvrage, Pour te quitter... pour te bémol! Travaille bien... fais ta prière! La prière donne à ta mère, C'est te porter bonheur! Va, mon enfant... adieu! A la grâce de Dieu! Adieu! A la grâce de Dieu!

Il faut savoir que Marie, une jeune et jolie

ambrosienne par lesquelles il exécute ses desseins. L'autour joint au principe de la simplicité des voies de Dieu un second principe, qui est le système: c'est que le monde serait un ouvrage indigne de l'infinie perfection de Dieu, Jésus-Christ n'aurait donc pas été créé, et Dieu n'aurait pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même l'homme n'aurait jamais péché, la naissance de Jésus-Christ eût été d'une nécessité absolue. Jésus-Christ ne fait pas seulement la perfection de l'ouvrage par sa propre excellence qu'il communique au tout, il fait encore cette perfection en conservant la simplicité des lois générales, étant établi par son Père comme l'unique cause occasionnelle de toutes les grâces. Il les fait répandre sur tous ceux pour lesquels il prie en particulier, et il sauve ainsi tous ceux qui sont sauvés, sans qu'il en coûte à son Père de volontés particulières. Jésus-Christ étant donc établi médiateur ou cause occasionnelle de toutes les grâces que Dieu distribue, sa prière est ce qui détermine toujours Dieu à donner la grâce, qu'il obtint à la grande personnalité de l'autour et à la querelle qu'il lui suscita avec Arnould. Bossuet n'était, pas plus qu'Arnould, satisfait du système de Malbranche, et il se donna pour l'exemplaire qui lui avait envoyé l'autour: *Pulchra, nova, falsa*. C'est sur la demande de Bossuet que Fénelon publia sa *Refutation du système de Malbranche sur la nature et la grâce*, et Arnould son *Traité des vices et des fausses idées*. Malbranche riposta, non sans aigreur, et pendant cinq années ce fut un tournoi à coup de plumes acérées entre les deux adversaires.

Le *Traité de la nature et de la grâce* est divisé en trois discours: dans le premier, l'autour représente Dieu comme faisant à ses créatures tout le bien que sa sagesse peut lui permettre, et dans le second il expose comment le fils de Dieu, comme sagesse incarnée et comme chef de l'Eglise, répand dans ses membres les grâces qu'il ne pouvait leur accorder à cause de sa sagesse éternelle; dans le troisième, enfin, il explique ce que c'est que la liberté et comment la grâce peut agir en nous sans lui porter atteinte.

Volonté en nous faisant consentir au bien, et il nous le fait exécuter. Dans le premier cas, il agit sans nous; dans le second, avec nous, et dans le troisième par nous. Le commencement de notre salut vient de Dieu: il est indépendant de notre attention et de notre concours, qui sont nécessaires à notre création. Dieu n'a pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

C'est embrouiller à plaisir une question bien claire, que les partisans d'Augustin feignent de ne pas comprendre: la volonté qui se porte au bien est-elle, ou non, une grâce? Si vous dites oui, vous êtes janséniste; si vous dites non, vous êtes semi-pélagien. Or, l'Eglise vous permet d'être semi-pélagien, mais vous défend de l'avouer, attendu qu'avant d'embrasser le semi-pélagianisme elle l'avait condamné.

Grâce (TRAITÉ DE LA NATURE ET DE LA), par Malbranche, opuscule in-12 (1897). Ce traité ne dit pas seulement le retentissement qu'il obtint à la grande personnalité de l'autour et à la querelle qu'il lui suscita avec Arnould. Bossuet n'était, pas plus qu'Arnould, satisfait du système de Malbranche, et il se donna pour l'exemplaire qui lui avait envoyé l'autour: *Pulchra, nova, falsa*. C'est sur la demande de Bossuet que Fénelon publia sa *Refutation du système de Malbranche sur la nature et la grâce*, et Arnould son *Traité des vices et des fausses idées*. Malbranche riposta, non sans aigreur, et pendant cinq années ce fut un tournoi à coup de plumes acérées entre les deux adversaires.

Le *Traité de la nature et de la grâce* est divisé en trois discours: dans le premier, l'autour représente Dieu comme faisant à ses créatures tout le bien que sa sagesse peut lui permettre, et dans le second il expose comment le fils de Dieu, comme sagesse incarnée et comme chef de l'Eglise, répand dans ses membres les grâces qu'il ne pouvait leur accorder à cause de sa sagesse éternelle; dans le troisième, enfin, il explique ce que c'est que la liberté et comment la grâce peut agir en nous sans lui porter atteinte.

Voici le résumé de son système: Dieu, étant un être infini, ne doit rien à rien, car il ne porte le caractère de son infini perfection; ainsi, parmi tous les ouvrages qu'il peut faire, sa sagesse le détermine toujours à produire le plus parfait. Dieu était libre de ne pas produire le monde; il a donc dû délibérer pour le produire; or, en délibérant et en consultant l'ordre, il a trouvé que cet état était digne de sa sagesse de ne le produire que dans le temps, pour donner à son ouvrage un caractère de dépendance. Mais il est vrai aussi qu'après avoir produit le monde il doit le faire durer éternellement, puisque Dieu est immuable dans ses desseins et qu'il doit donner à son ouvrage un caractère d'immuabilité. Voilà donc l'autour engagé à trouver dans le monde un caractère de perfection infinie. Il voit bien les objections, et croit les prévenir en disant qu'un ouvrage qui paraît un lui-même d'une perfection bornée ne laisse pas d'être l'ouvrage le plus parfait de tous les possibles, à cause de l'ordre et de la simplicité des moyens par lesquels il est produit. Qu'est-ce que cette simplicité de voies? Dieu, connaissant toutes les manières de faire son ouvrage, choisit celle qui lui coûtera le moins de volontés particulières, celle où il voit que les volontés générales sont plus fécondes en effets propres à le glorifier; il est déterminé invinciblement à ce choix par l'ordre immuable. Par exemple, si l'autour pu, en ajoutant des volontés particulières aux lois générales du mouvement, empêcher que la pluie ne tombât inutilement dans la mer, et faire que cette pluie arrosât des terres qu'elle aurait rendues fertiles; mais il est plus parfait à Dieu de s'approprier des volontés particulières que d'ajouter cette perfection à son ouvrage!!!

Malbranche ne voit dans les mystères chrétiens que des mystères rationnels, et son système tend ouvertement à effacer la doctrine des miracles, si chère à l'Eglise catholique. Dieu, certes, dit Malbranche, peut faire des miracles; le tout est de savoir s'il en fait. On lui parle des miracles de l'Ancien Testament: il est loin de les nier, seulement il objecte timidement qu'ils pourraient bien être l'œuvre de lois générales dont nous ignorons l'existence. Dieu gouverne le monde par des lois qu'il a faites; il n'a pas d'honneur à y contrevenir lui-même. De fait il n'y contrevient guère. Il résume en ces termes sa théorie sur les miracles: « Les miracles sont ou plutôt la romance de Louis Puget; c'est tout un, puisque la pièce n'est que la parphrase en cinq actes de la romance: *Le comte de Montjoye*. Si tu n'as pas revendu, ta pauvre mère est sans ouvrage, Pour te quitter... pour te bémol! Travaille bien... fais ta prière! La prière donne à ta mère, C'est te porter bonheur! Va, mon enfant... adieu! A la grâce de Dieu! Adieu! A la grâce de Dieu!

Il faut savoir que Marie, une jeune et jolie

ambrosienne par lesquelles il exécute ses desseins. L'autour joint au principe de la simplicité des voies de Dieu un second principe, qui est le système: c'est que le monde serait un ouvrage indigne de l'infinie perfection de Dieu, Jésus-Christ n'aurait donc pas été créé, et Dieu n'aurait pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

Volonté en nous faisant consentir au bien, et il nous le fait exécuter. Dans le premier cas, il agit sans nous; dans le second, avec nous, et dans le troisième par nous. Le commencement de notre salut vient de Dieu: il est indépendant de notre attention et de notre concours, qui sont nécessaires à notre création. Dieu n'a pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

C'est embrouiller à plaisir une question bien claire, que les partisans d'Augustin feignent de ne pas comprendre: la volonté qui se porte au bien est-elle, ou non, une grâce? Si vous dites oui, vous êtes janséniste; si vous dites non, vous êtes semi-pélagien. Or, l'Eglise vous permet d'être semi-pélagien, mais vous défend de l'avouer, attendu qu'avant d'embrasser le semi-pélagianisme elle l'avait condamné.

Grâce (TRAITÉ DE LA NATURE ET DE LA), par Malbranche, opuscule in-12 (1897). Ce traité ne dit pas seulement le retentissement qu'il obtint à la grande personnalité de l'autour et à la querelle qu'il lui suscita avec Arnould. Bossuet n'était, pas plus qu'Arnould, satisfait du système de Malbranche, et il se donna pour l'exemplaire qui lui avait envoyé l'autour: *Pulchra, nova, falsa*. C'est sur la demande de Bossuet que Fénelon publia sa *Refutation du système de Malbranche sur la nature et la grâce*, et Arnould son *Traité des vices et des fausses idées*. Malbranche riposta, non sans aigreur, et pendant cinq années ce fut un tournoi à coup de plumes acérées entre les deux adversaires.

Le *Traité de la nature et de la grâce* est divisé en trois discours: dans le premier, l'autour représente Dieu comme faisant à ses créatures tout le bien que sa sagesse peut lui permettre, et dans le second il expose comment le fils de Dieu, comme sagesse incarnée et comme chef de l'Eglise, répand dans ses membres les grâces qu'il ne pouvait leur accorder à cause de sa sagesse éternelle; dans le troisième, enfin, il explique ce que c'est que la liberté et comment la grâce peut agir en nous sans lui porter atteinte.

Voici le résumé de son système: Dieu, étant un être infini, ne doit rien à rien, car il ne porte le caractère de son infini perfection; ainsi, parmi tous les ouvrages qu'il peut faire, sa sagesse le détermine toujours à produire le plus parfait. Dieu était libre de ne pas produire le monde; il a donc dû délibérer pour le produire; or, en délibérant et en consultant l'ordre, il a trouvé que cet état était digne de sa sagesse de ne le produire que dans le temps, pour donner à son ouvrage un caractère de dépendance. Mais il est vrai aussi qu'après avoir produit le monde il doit le faire durer éternellement, puisque Dieu est immuable dans ses desseins et qu'il doit donner à son ouvrage un caractère d'immuabilité. Voilà donc l'autour engagé à trouver dans le monde un caractère de perfection infinie. Il voit bien les objections, et croit les prévenir en disant qu'un ouvrage qui paraît un lui-même d'une perfection bornée ne laisse pas d'être l'ouvrage le plus parfait de tous les possibles, à cause de l'ordre et de la simplicité des moyens par lesquels il est produit. Qu'est-ce que cette simplicité de voies? Dieu, connaissant toutes les manières de faire son ouvrage, choisit celle qui lui coûtera le moins de volontés particulières, celle où il voit que les volontés générales sont plus fécondes en effets propres à le glorifier; il est déterminé invinciblement à ce choix par l'ordre immuable. Par exemple, si l'autour pu, en ajoutant des volontés particulières aux lois générales du mouvement, empêcher que la pluie ne tombât inutilement dans la mer, et faire que cette pluie arrosât des terres qu'elle aurait rendues fertiles; mais il est plus parfait à Dieu de s'approprier des volontés particulières que d'ajouter cette perfection à son ouvrage!!!

Malbranche ne voit dans les mystères chrétiens que des mystères rationnels, et son système tend ouvertement à effacer la doctrine des miracles, si chère à l'Eglise catholique. Dieu, certes, dit Malbranche, peut faire des miracles; le tout est de savoir s'il en fait. On lui parle des miracles de l'Ancien Testament: il est loin de les nier, seulement il objecte timidement qu'ils pourraient bien être l'œuvre de lois générales dont nous ignorons l'existence. Dieu gouverne le monde par des lois qu'il a faites; il n'a pas d'honneur à y contrevenir lui-même. De fait il n'y contrevient guère. Il résume en ces termes sa théorie sur les miracles: « Les miracles sont ou plutôt la romance de Louis Puget; c'est tout un, puisque la pièce n'est que la parphrase en cinq actes de la romance: *Le comte de Montjoye*. Si tu n'as pas revendu, ta pauvre mère est sans ouvrage, Pour te quitter... pour te bémol! Travaille bien... fais ta prière! La prière donne à ta mère, C'est te porter bonheur! Va, mon enfant... adieu! A la grâce de Dieu! Adieu! A la grâce de Dieu!

Il faut savoir que Marie, une jeune et jolie

ambrosienne par lesquelles il exécute ses desseins. L'autour joint au principe de la simplicité des voies de Dieu un second principe, qui est le système: c'est que le monde serait un ouvrage indigne de l'infinie perfection de Dieu, Jésus-Christ n'aurait donc pas été créé, et Dieu n'aurait pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

Volonté en nous faisant consentir au bien, et il nous le fait exécuter. Dans le premier cas, il agit sans nous; dans le second, avec nous, et dans le troisième par nous. Le commencement de notre salut vient de Dieu: il est indépendant de notre attention et de notre concours, qui sont nécessaires à notre création. Dieu n'a pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

C'est embrouiller à plaisir une question bien claire, que les partisans d'Augustin feignent de ne pas comprendre: la volonté qui se porte au bien est-elle, ou non, une grâce? Si vous dites oui, vous êtes janséniste; si vous dites non, vous êtes semi-pélagien. Or, l'Eglise vous permet d'être semi-pélagien, mais vous défend de l'avouer, attendu qu'avant d'embrasser le semi-pélagianisme elle l'avait condamné.

Grâce (TRAITÉ DE LA NATURE ET DE LA), par Malbranche, opuscule in-12 (1897). Ce traité ne dit pas seulement le retentissement qu'il obtint à la grande personnalité de l'autour et à la querelle qu'il lui suscita avec Arnould. Bossuet n'était, pas plus qu'Arnould, satisfait du système de Malbranche, et il se donna pour l'exemplaire qui lui avait envoyé l'autour: *Pulchra, nova, falsa*. C'est sur la demande de Bossuet que Fénelon publia sa *Refutation du système de Malbranche sur la nature et la grâce*, et Arnould son *Traité des vices et des fausses idées*. Malbranche riposta, non sans aigreur, et pendant cinq années ce fut un tournoi à coup de plumes acérées entre les deux adversaires.

Le *Traité de la nature et de la grâce* est divisé en trois discours: dans le premier, l'autour représente Dieu comme faisant à ses créatures tout le bien que sa sagesse peut lui permettre, et dans le second il expose comment le fils de Dieu, comme sagesse incarnée et comme chef de l'Eglise, répand dans ses membres les grâces qu'il ne pouvait leur accorder à cause de sa sagesse éternelle; dans le troisième, enfin, il explique ce que c'est que la liberté et comment la grâce peut agir en nous sans lui porter atteinte.

Voici le résumé de son système: Dieu, étant un être infini, ne doit rien à rien, car il ne porte le caractère de son infini perfection; ainsi, parmi tous les ouvrages qu'il peut faire, sa sagesse le détermine toujours à produire le plus parfait. Dieu était libre de ne pas produire le monde; il a donc dû délibérer pour le produire; or, en délibérant et en consultant l'ordre, il a trouvé que cet état était digne de sa sagesse de ne le produire que dans le temps, pour donner à son ouvrage un caractère de dépendance. Mais il est vrai aussi qu'après avoir produit le monde il doit le faire durer éternellement, puisque Dieu est immuable dans ses desseins et qu'il doit donner à son ouvrage un caractère d'immuabilité. Voilà donc l'autour engagé à trouver dans le monde un caractère de perfection infinie. Il voit bien les objections, et croit les prévenir en disant qu'un ouvrage qui paraît un lui-même d'une perfection bornée ne laisse pas d'être l'ouvrage le plus parfait de tous les possibles, à cause de l'ordre et de la simplicité des moyens par lesquels il est produit. Qu'est-ce que cette simplicité de voies? Dieu, connaissant toutes les manières de faire son ouvrage, choisit celle qui lui coûtera le moins de volontés particulières, celle où il voit que les volontés générales sont plus fécondes en effets propres à le glorifier; il est déterminé invinciblement à ce choix par l'ordre immuable. Par exemple, si l'autour pu, en ajoutant des volontés particulières aux lois générales du mouvement, empêcher que la pluie ne tombât inutilement dans la mer, et faire que cette pluie arrosât des terres qu'elle aurait rendues fertiles; mais il est plus parfait à Dieu de s'approprier des volontés particulières que d'ajouter cette perfection à son ouvrage!!!

Malbranche ne voit dans les mystères chrétiens que des mystères rationnels, et son système tend ouvertement à effacer la doctrine des miracles, si chère à l'Eglise catholique. Dieu, certes, dit Malbranche, peut faire des miracles; le tout est de savoir s'il en fait. On lui parle des miracles de l'Ancien Testament: il est loin de les nier, seulement il objecte timidement qu'ils pourraient bien être l'œuvre de lois générales dont nous ignorons l'existence. Dieu gouverne le monde par des lois qu'il a faites; il n'a pas d'honneur à y contrevenir lui-même. De fait il n'y contrevient guère. Il résume en ces termes sa théorie sur les miracles: « Les miracles sont ou plutôt la romance de Louis Puget; c'est tout un, puisque la pièce n'est que la parphrase en cinq actes de la romance: *Le comte de Montjoye*. Si tu n'as pas revendu, ta pauvre mère est sans ouvrage, Pour te quitter... pour te bémol! Travaille bien... fais ta prière! La prière donne à ta mère, C'est te porter bonheur! Va, mon enfant... adieu! A la grâce de Dieu! Adieu! A la grâce de Dieu!

Il faut savoir que Marie, une jeune et jolie

ambrosienne par lesquelles il exécute ses desseins. L'autour joint au principe de la simplicité des voies de Dieu un second principe, qui est le système: c'est que le monde serait un ouvrage indigne de l'infinie perfection de Dieu, Jésus-Christ n'aurait donc pas été créé, et Dieu n'aurait pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

Volonté en nous faisant consentir au bien, et il nous le fait exécuter. Dans le premier cas, il agit sans nous; dans le second, avec nous, et dans le troisième par nous. Le commencement de notre salut vient de Dieu: il est indépendant de notre attention et de notre concours, qui sont nécessaires à notre création. Dieu n'a pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

C'est embrouiller à plaisir une question bien claire, que les partisans d'Augustin feignent de ne pas comprendre: la volonté qui se porte au bien est-elle, ou non, une grâce? Si vous dites oui, vous êtes janséniste; si vous dites non, vous êtes semi-pélagien. Or, l'Eglise vous permet d'être semi-pélagien, mais vous défend de l'avouer, attendu qu'avant d'embrasser le semi-pélagianisme elle l'avait condamné.

Grâce (TRAITÉ DE LA NATURE ET DE LA), par Malbranche, opuscule in-12 (1897). Ce traité ne dit pas seulement le retentissement qu'il obtint à la grande personnalité de l'autour et à la querelle qu'il lui suscita avec Arnould. Bossuet n'était, pas plus qu'Arnould, satisfait du système de Malbranche, et il se donna pour l'exemplaire qui lui avait envoyé l'autour: *Pulchra, nova, falsa*. C'est sur la demande de Bossuet que Fénelon publia sa *Refutation du système de Malbranche sur la nature et la grâce*, et Arnould son *Traité des vices et des fausses idées*. Malbranche riposta, non sans aigreur, et pendant cinq années ce fut un tournoi à coup de plumes acérées entre les deux adversaires.

Le *Traité de la nature et de la grâce* est divisé en trois discours: dans le premier, l'autour représente Dieu comme faisant à ses créatures tout le bien que sa sagesse peut lui permettre, et dans le second il expose comment le fils de Dieu, comme sagesse incarnée et comme chef de l'Eglise, répand dans ses membres les grâces qu'il ne pouvait leur accorder à cause de sa sagesse éternelle; dans le troisième, enfin, il explique ce que c'est que la liberté et comment la grâce peut agir en nous sans lui porter atteinte.

Voici le résumé de son système: Dieu, étant un être infini, ne doit rien à rien, car il ne porte le caractère de son infini perfection; ainsi, parmi tous les ouvrages qu'il peut faire, sa sagesse le détermine toujours à produire le plus parfait. Dieu était libre de ne pas produire le monde; il a donc dû délibérer pour le produire; or, en délibérant et en consultant l'ordre, il a trouvé que cet état était digne de sa sagesse de ne le produire que dans le temps, pour donner à son ouvrage un caractère de dépendance. Mais il est vrai aussi qu'après avoir produit le monde il doit le faire durer éternellement, puisque Dieu est immuable dans ses desseins et qu'il doit donner à son ouvrage un caractère d'immuabilité. Voilà donc l'autour engagé à trouver dans le monde un caractère de perfection infinie. Il voit bien les objections, et croit les prévenir en disant qu'un ouvrage qui paraît un lui-même d'une perfection bornée ne laisse pas d'être l'ouvrage le plus parfait de tous les possibles, à cause de l'ordre et de la simplicité des moyens par lesquels il est produit. Qu'est-ce que cette simplicité de voies? Dieu, connaissant toutes les manières de faire son ouvrage, choisit celle qui lui coûtera le moins de volontés particulières, celle où il voit que les volontés générales sont plus fécondes en effets propres à le glorifier; il est déterminé invinciblement à ce choix par l'ordre immuable. Par exemple, si l'autour pu, en ajoutant des volontés particulières aux lois générales du mouvement, empêcher que la pluie ne tombât inutilement dans la mer, et faire que cette pluie arrosât des terres qu'elle aurait rendues fertiles; mais il est plus parfait à Dieu de s'approprier des volontés particulières que d'ajouter cette perfection à son ouvrage!!!

Malbranche ne voit dans les mystères chrétiens que des mystères rationnels, et son système tend ouvertement à effacer la doctrine des miracles, si chère à l'Eglise catholique. Dieu, certes, dit Malbranche, peut faire des miracles; le tout est de savoir s'il en fait. On lui parle des miracles de l'Ancien Testament: il est loin de les nier, seulement il objecte timidement qu'ils pourraient bien être l'œuvre de lois générales dont nous ignorons l'existence. Dieu gouverne le monde par des lois qu'il a faites; il n'a pas d'honneur à y contrevenir lui-même. De fait il n'y contrevient guère. Il résume en ces termes sa théorie sur les miracles: « Les miracles sont ou plutôt la romance de Louis Puget; c'est tout un, puisque la pièce n'est que la parphrase en cinq actes de la romance: *Le comte de Montjoye*. Si tu n'as pas revendu, ta pauvre mère est sans ouvrage, Pour te quitter... pour te bémol! Travaille bien... fais ta prière! La prière donne à ta mère, C'est te porter bonheur! Va, mon enfant... adieu! A la grâce de Dieu! Adieu! A la grâce de Dieu!

Il faut savoir que Marie, une jeune et jolie

ambrosienne par lesquelles il exécute ses desseins. L'autour joint au principe de la simplicité des voies de Dieu un second principe, qui est le système: c'est que le monde serait un ouvrage indigne de l'infinie perfection de Dieu, Jésus-Christ n'aurait donc pas été créé, et Dieu n'aurait pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

Volonté en nous faisant consentir au bien, et il nous le fait exécuter. Dans le premier cas, il agit sans nous; dans le second, avec nous, et dans le troisième par nous. Le commencement de notre salut vient de Dieu: il est indépendant de notre attention et de notre concours, qui sont nécessaires à notre création. Dieu n'a pu créer le monde qu'en vue de l'incarnation du Verbe. Quand même nous aurions gardé d'attribuer les bons mouvements à notre volonté, qui est faible, mais les reporter à la seule grâce de Dieu.

C'est embrouiller à plaisir une question bien claire, que les partisans d'Augustin feignent de ne pas comprendre: la volonté qui se porte au bien est-elle, ou non, une grâce? Si vous dites oui, vous êtes janséniste; si vous dites non, vous êtes semi-pélagien. Or, l'Eglise vous permet d'être semi-pélagien, mais vous défend de l'avouer, attendu qu'avant d'embrasser le semi-p